

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 35, numéro 2, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

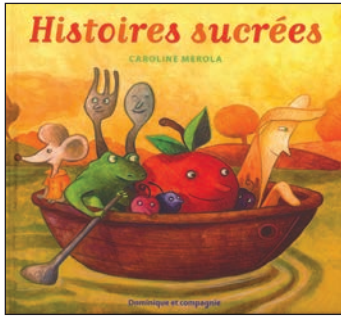
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

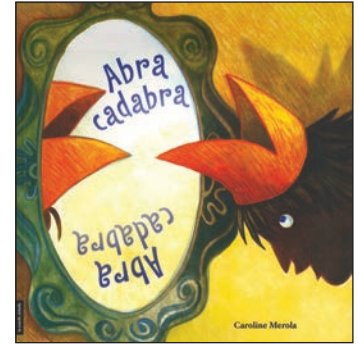
Citer ce compte rendu

L'équipe (2012). Compte rendu de [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 35(2), 17–18.



Les coups de cœur de Lurelu

par l'équipe



17

Coup de cœur sucré

Cette année, je suis tombée sous le charme des *Histoires sucrées* de Caroline Merola (Éd. Dominique et compagnie). Dans ces neuf petits contes tout en rimes, l'auteure-illustratrice s'amuse avec les mots et leur sonorité, tout particulièrement dans le texte qui a donné son nom au recueil et dans «Mi mi la do ré». M^{me} Merola nous invite dans neuf univers fort différents, des fruits déconifés au chat de la Saint-Jean, en passant par un dinosaure, une souris en bermuda, un crapaud musicien.

Ses textes sont amusants, pleins d'entrain, un peu coquins. C'est tout d'abord pour ses magnifiques illustrations, aux couleurs chaudes et envoûtantes, que j'ai eu un coup de cœur. On reconnaît tout de suite sa palette aux couleurs riches, ses bleus et ses verts intenses, ses jaunes lumineux. J'aime beaucoup «Au loup», avec ses animaux cachés dans des arbres au feuillage bleu qui rendent à merveille l'ambiance de la nuit. Ses personnages sont dynamiques et expressifs. Lili la rouquine dessine du soir au matin, du matin au soir. Elle crée des animaux fabuleux qui prennent vie la nuit. En la regardant bien, je trouve que son talent et ses cheveux chatoyants lui donnent un air de parenté avec sa créatrice qui sait si bien nous enchanter!

Céline Rufiange

Abracadabra, et un coup de cœur!

Avec *Abracadabra* (Éd. La courte échelle), l'aventure dans laquelle Caroline Merola nous fait entrer n'est pas que séduction passagère. À travers formes et couleurs, elle force le regard à plus d'attention et, si l'on s'y prête, prolonge le plaisir. Une telle attitude m'apparaît riche de cohérence.

Elle permet que se révèle après coup le double sens de l'histoire, mais surtout, à mon avis, le double sens de l'image. Et à la manière du graveur néerlandais Max Escher, l'artiste, dans son dessin, croise les contours. Un jeu sémantique fascinant que déjà la page couverture, par l'effet de miroir, initie : de la droite à la gauche et du haut vers le bas. Le coup de crayon s'affaire à colorer de tons vifs les formes parfaitement délimitées. Il faut en effet que la frontière soit nette dans le tracé ou dans le contraste pour qu'on puisse inverser la lecture de l'image. Certaines planches tellement réussies font sourire : ainsi, le geste du géant cornu montré de la droite vers la gauche s'acharne à redresser l'arbre que l'oiseau, encore plus géant que lui, déplacera avec aisance car il s'active, celui-là, dans le sens de la lecture, de la gauche vers la droite.

Et les pingouins se feront rhinocéros, les deux sœurs aux grandes jupes deviendront original... Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, l'album est source d'émerveillement et de découvertes. J'aime bien que, devant un

tel ouvrage, on soit sollicité à chercher et à poursuivre, d'une certaine manière, l'œuvre de l'auteure-illustratrice, Caroline Merola.

Francine Sarrasin

Coups durs pour le cœur

Deux livres durs, forts en émotions, ont retenu mon attention récemment. *La saison des pluies* de Mario Brassard et illustré par Suana Verelst, publié en 2011 chez Soulières éditeur, va droit au cœur. Voici un texte très émouvant, écrit avec une grande sensibilité, très proche de la réalité. On y aborde le thème de la mort d'un parent, le père, à travers le regard d'un enfant, Junior. Jamais de débordements, jamais de mots d'adultes dans la tête de l'enfant, tout est juste, touchant, vibrant. On assiste à toutes les étapes, du choc provoqué par la nouvelle en passant par les rites funéraires jusqu'à la reprise de la vie où «on apprend à se faufiler entre les gouttes», avec la lenteur de la tortue. Le récit se termine sur une lueur d'espoir où le temps cicatrifiera la blessure et où la vie reprendra le dessus. La douceur des mots, la poésie de la langue et des illustrations parfois très fortes en font un ouvrage remarquable, un incontournable.

Mon autre coup de cœur est allé vers les magnifiques illustrations de Stéphane Poulin dans *Au pays de la mémoire blanche*, écrit par Carl Norac et édité à la Sarbacane. Un album percutant et polysémique où texte et illustrations se partagent la narration; l'un se concentrant sur l'intériorité du personnage principal, l'autre sur sa vie extérieure. Stéphane Poulin nous montre la répression, la violence, le racisme, la difficulté de vivre dans un État totalitaire. Il a su créer des images-chocs d'un monde dur et sans pitié où le merveilleux, symbolisé par la licorne, semble être la clé vers la liberté.

Danièle Courchesne

L'espoir d'un recommencement

Je n'avais encore rien lu de Louis Émond, pourtant récompensé pour certains de ses livres. Mon premier contact s'est fait par le truchement d'un livre débordant de sensibilité, créé par une plume lucide, touchante et brillante. *Le monde de Théo*, paru chez Hurtubise en 2011, est un premier album pour cet auteur de romans et de nouvelles pour adolescents et préadolescents. Il nourrit avec force et finesse l'espoir et le recommencement du monde. Théo, seul survivant dans «une vaste étendue d'absence», part à la recherche d'une autre âme qui vive. Et ils se trouvent, grâce à leur volonté, leur patience et leur détermination. Émond raconte avec douceur et tendresse cet espoir lancé à la mer, avec toute la candeur et l'amour que la vie demande. Ce monde dans lequel habite Théo,





18

ce monde fleuri qui contient une maison, un potager, une pile de vieux journaux sur lesquels s'asseoir, du papier et des crayons, est poétique et invitant. On y entre et on se laisse transporter au gré des pensées, des rêves de ce Théo, personnage attachant, dévoué, sincère, à qui l'on a envie de sourire et de dire oui.

Un thème qui, d'ailleurs, rappelle un peu *Seul au monde* (Québec Amérique, texte de R. Soulières), cet album merveilleux publié dans les années 80 et qui ne fut hélas jamais réédité. Coïncidence cocasse, car cet album sur la solitude et la rencontre de l'autre était illustré par Philippe Béha, le même qui donne corps à Théo. Toutes faites de bleu (bleu mer, bleu ciel), les illustrations mettent l'accent sur l'émotion de Théo, sa joie, sa peine, ses rêves. On retrouve le trait intense et flamboyant de Béha, le mouvement, la candeur de son style, bien adapté au thème. Une atmosphère poétique se dégage du *Monde de Théo*, et l'enveloppe.

Un album à voir, à lire, à partager. Plus qu'un coup de cœur, un coup d'amour pour ce bijou lauréat en mars 2012 du prix du livre de Communications et Société.

Marie Fradette

Imagination monstre

Ce commentaire sur *l'Abécédaire des monstres* s'ouvrira sur deux litotes. En effet, écrire que les vers de Maude Bonenfant font un usage créatif des expressions et locutions courantes, que les illustrations double page de Marion Arbona témoignent d'une invention débridée... c'est bien peu dire.

Dans la belle tradition des Heures bleues, ce nouvel abécédaire pour les 4-10 ans propose un court texte toutes les deux pages, douze vers libres sur un «monstre» inventé comme le Démokrabouh, le Frettaporté, la Kloknesse ou la Mamamonstre. Un peu embarrassé de répéter ce lieu commun, j'écris quand même que *l'Abécédaire des monstres* sera apprécié autant des grands que des enfants, car plusieurs subtilités des jeux de mots, calembours et allusions dont les textes sont tissés visent directement les lecteurs adultes. À charge pour eux d'expliquer aux tout-petits ce qui les a tant fait rire dans la présentation de Vazywoire ou de Horpeur : «Horpeur est apeuré / Il craint la culture / Mais cultive le pétrole / Pour se rassurer»...

Où Marion Arbona a-t-elle trouvé le temps de créer ces vingt-six planches, très différentes les unes des autres dans le style et dans les techniques employées, elle qui illustre sans relâche pour plusieurs éditeurs? Rien d'industriel dans cette production, en tout cas : c'est une fête pour le regard (attentif, obligatoirement) et pour l'imagination. (À ce propos, ne pas se fier à la couverture, plus sombre et plus massive que ce à quoi nous invitent la majorité des pages intérieures.)



Et pas de répétition, ou si peu : au total on reconnaît à l'occasion ces fleurs, ces plumages et ces pelages qui reviennent régulièrement dans l'œuvre d'Arbona, mais ils incarnent une fantaisie telle qu'on peut seulement être enchanté.

Puis, les «monstres»? Ils ne font pas peur, ne serait-ce qu'un instant, et c'est bien là leur bonheur...

Daniel Sernine

Au cœur du bois

Trois livres m'ont touchée ces derniers temps. *Le chasseur de loups-marins*, de Claire Vigneau et Bruce Roberts (illustrations), qui exprime avec audace certaines convictions; *Le coup de la girafe*, de Camille Bouchard, qui décoche de manière poignante une flèche à la cruauté; et *Le chant de mon arbre* d'Angèle Delaunois et Pierre Houde (illustrations), mon coup de cœur, qui transmet une idée d'éternité à travers la musique.

On y suit l'évolution d'un arbre jusqu'à ce qu'il soit foudroyé par un orage alors qu'il «aurait pu vivre encore longtemps». Mais il survivra grâce à un grand-père qui façonne le bois récupéré pour faire naître un violon. Dans une histoire de Phoebe Gilman, *Un merveilleux petit rien*, une couverture fabriquée par un aïeul s'effiloche, est transformée en menus vêtements, puis il n'en reste rien qu'un souvenir qui sera préservé dans «une merveilleuse histoire». Ici, c'est l'archet glissé sur les cordes de l'instrument qui préservera la mémoire de l'arbre disparu.

Le titre de l'album, posé sur une partition musicale, annonçait déjà l'importance de la musique, la musique de la nature et celle que suggèrent les notes sur la portée. Dès les premières lignes, je me suis mise à fredonner la chanson «Mon arbre», du poète Louis Amade, interprétée par Gilbert Bécaud et par Christine Chartrand au Québec. D'ailleurs, à quelques mesures près, la poésie d'Angèle Delaunois se chante sur la musique de Bécaud.

Cette histoire-ci, parue à l'Isatis, est destinée aux enfants. Mais la valeur spirituelle des thèmes abordés, et les images qui évoquent bien les sentiments liés à la nature, à la perte et à la renaissance, touchent les âmes bien au-delà de cet âge. Les enfants m'ont spontanément parlé de l'environnement qu'il faut protéger, des pommes qu'ils aiment cueillir, de la cabane dans l'arbre... Je l'ai partagée avec des plus vieux, certains presque centenaires, et l'émotion était palpable. Plus d'un se souvenait de son arbre abattu à contrecœur ou tombé près de la maison un soir d'orage, cet arbre devenu la table de la cuisine familiale ou les buches qui avaient réchauffé la maisonnée un certain hiver. Et l'on a chanté, en se promettant d'apporter un violon la prochaine fois...